

que leur austérité, leur piété ardente et leur générosité recommandent à la gratitude des peuples et au souvenir de la postérité. Il s'agit de M. Bazin de Bezons, oncle de M. de Juigné, archevêque de Paris. Nous devons reproduire le portrait qu'en a tracé avec un singulier relief un Saint-Simon d'un couvent de Capucins. « Grand évêque à tous égards, dit-il de lui, doué de rares vertus, avec des mœurs pures, mais trop austères pour lui-même et pour les autres. Un rigorisme outré lui faisait trop facilement croire le crime d'autrui. S'il était la terreur de son clergé séculier, les religieux en général, dont il ne fut jamais amateur, ont éprouvé plus d'une fois des reproches dictés par son humeur altière... Du reste, d'un très bon caractère, d'un abord facile, familier même, d'un cœur généreux et compatissant, lorsqu'il était seul. Il suivait exactement la dernière semaine de nos missions, parlant même et développant aux peuples avec beaucoup d'énergie les vérités saintes de la religion. Il eût voulu embraser tous les cœurs du feu sacré de la charité dont il était pénétré lui-même, surtout dans la célébration des divins mystères. Il se plaisait à faire solennellement ces cérémonies augustes, et on eût cru voir un séraphin au pied des autels ou devant le trône de l'agneau immortel. A certains moments, il était d'un air fort enjoué, aimant les bons mots; une plaisanterie de parole ou d'action, à propos, ne lui déplaisait pas. Sa table était frugale, sa charité sans bornes; car, à sa mort, les pauvres n'ont hérité que de ce qui avait pu échapper à sa générosité et à sa bienfaisance... Un esprit juste, éclairé par le discernement et une longue expérience, joint à de si rares vertus, en aurait fait un prélat accompli. Mais si les gens qui l'entouraient lui faisaient faire des fautes, son humeur altière savait bien s'en revancher sur eux; les plus durs reproches, les réprimandes amères, la religion les lui dictait assez dès qu'il revenait de la surprise ou de sa bonne foi abusée, ce qui a paru dans la longue maladie qui précéda sa mort, qu'on pourrait dire la mort d'un martyr de la charité, par sa patience extrême et sa parfaite résignation durant quarante jours

des douleurs les plus cruelles, sans qu'on l'ait entendu former la plus légère plainte¹. » Quelle peinture! quel homme! En plein XVIII^e siècle, on se croirait transporté aux temps les plus austères du christianisme.

D'autres diocèses nous fournissaient aussi des exemples de vies vraiment évangéliques. A Besançon, le XVII^e siècle s'était terminé par l'épiscopat de Antoine-Pierre I^{er} de Grammont. Tout entier à ses devoirs, à la visite de son diocèse, à la tenue des synodes, au soulagement des malades, à la fondation d'un séminaire, d'un hôpital, de missions diocésaines, toujours levé à la première heure, portant le cilice, ne prenant qu'un seul repas par jour, suivant pour modèles saint Charles Borromée et saint François de Sales, il fut le plus grand évêque qui ait occupé le siège de Besançon depuis Hugues I^{er}. La Révolution trouva à Besançon un prélat de non moindre naissance et de non moindre vertu, Raymond de Durfort. C'était un évêque des temps apostoliques. D'une bonté parfaite, d'une charité inépuisable, d'un accueil charmant, surtout avec ses prêtres, résidant strictement dans son diocèse et y vivant très simplement avec les ecclésiastiques de sa maison, d'une vie si pure que la calomnie n'osa jamais élever le moindre soupçon contre sa vertu; et, avec cela très instruit, fidèle aux séances de l'académie de Besançon, encourageant les études, les fouilles archéologiques; d'une gaieté aimable, aiguillée d'une pointe de malice inoffensive, de bons mots et de traits charmants: sa mémoire est encore vivante dans le diocèse de Besançon². Il a mérité qu'en 1868 l'un de ses successeurs, Mgr Mathieu, fit transporter à Besançon son corps resté sous la garde du chapitre de Soleure.

Non moins saint, non moins apostolique s'était montré Mgr de Partz de Pressy, durant les quarante-six ans qu'il

1. Portrait de M. Bazin de Bezons, évêque de Carcassonne (de 1730 à 1778), pris d'un *Mémoire historique du couvent des Capucins de Carcassonne* et cité par MEHUL, *Cartulaire de Carcassonne*, t. V, p. 518.

2. Cf. RICHARD (abbé), *Histoire du diocèse de Besançon et de Saint-Claude*, 2 vol. — J. SAUZAY, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 2-8. — Son palais était meublé avec abondance et simplicité. Son mobilier, vendu après sa mort, ne monta qu'à 18.000 livres en assignats. L'accueil fait à ses prêtres les mettait d'autant plus à l'aise que parfois une étiquette de cour les avait gênés dans leurs visites à leur archevêque.

gouverna l'Eglise de Boulogne. Son zèle, sa charité, sa science s'élevaient à la hauteur de tous les besoins. Statuts, rituel, catéchisme, livres d'éducation et de piété, mandements de circonstance, instructions doctrinales, ouvrages théologiques, tout avait paru à l'heure marquée par les besoins du diocèse ou de l'Eglise de France. Par les stations jubilaires, les missions diocésaines, les conférences ecclésiastiques, les concours pour les cures, il imprime un admirable élan intellectuel à son clergé, dont il assure le recrutement par sa belle fondation du petit séminaire de Boulogne. En multipliant les instructions des pasteurs, en portant lui-même sa parole et ses exemples dans les plus humbles hameaux, il éclaire et développe la piété du peuple, tandis que le contraste de sa vie pauvre et sainte avec ses largesses sans bornes force l'admiration des ennemis de la religion. Le romancier Pigault, qui l'avait vu à l'œuvre, disait de lui « qu'il pouvait servir de modèle à tout le clergé du monde chrétien ¹ ».

Ne séparons pas de M. de Pressy un homme auquel cinquante ans d'une vie épiscopale sans tache avaient acquis la vénération universelle ; c'est Le Franc de Pompignan, archevêque de Vienne. Nommé évêque du Puy, il avait voulu passer trois semaines chez Mgr de La Motte, pour contempler de près l'homme qu'il désirait prendre pour modèle. On le vit au Puy, et plus tard à Vienne, simple, bon, ennemi du faste et des représentations mondaines, suivre dans son palais le règlement de Saint-Sulpice, faire la prière avec les domestiques, prêcher, présider aux retraites, multiplier les missions, répandre des aumônes, visiter son diocèse qu'il ne quittait jamais, composer enfin contre Voltaire et les incrédules, contre les entreprises des parlements, des écrits qui, s'ils ne rappellent point Bossuet, indiquent du moins un esprit ferme et de profondes connaissances théologiques. On a pu discuter en M. de Pompignan l'homme politique. L'évêque est resté au-dessus de tout éloge. Il a mérité par

1. DERAMECOURT. *op.*, cit., t. I, p. 10, 443-444.

ses vertus d'être célébré par deux hommes qu'on peut croire, M. Emery et Mgr d'Aviau ¹.

Un contemporain de Pompignan, M. de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen, ne devait pas suivre, à la Chambre du clergé et à la Constituante, la même ligne de conduite que l'archevêque de Vienne ; mais, comme évêque, il pratiquait les mêmes vertus. « Simple, modeste, affable, sobre au milieu de tous les biens de la terre, bon dans le degré le plus éminent, plein de religion, de foi et de cette décence, ornement du sacerdoce, recommandable par une pureté de mœurs que l'air de la cour, la contagion du siècle ne ternirent jamais, charitable pour les pauvres et s'associant à toutes les bonnes œuvres de son diocèse, d'une piété touchante, d'une vie tout évangélique », voilà quel fut Mgr de La Rochefoucauld. Il apparut aux Etats généraux comme un patriarche. Louis XVI le vénérât comme un saint. A la dernière visite que lui fit l'abbé Edgeworth, la veille de sa mort, le roi lui demanda : « Qu'est devenu le bon cardinal de La Rochefoucauld ? » A ce vénérable prélat il faut joindre deux autres La Rochefoucauld, deux frères, l'un évêque de Saintes, l'autre évêque de Beauvais. Ils sauront couronner un pieux épiscopat et une noble carrière par le martyre. Après avoir été unis dans la vie par la plus tendre affection, ils ne voudront pas se séparer dans la mort, lors des massacres de septembre. Sur la fin de l'ancien régime, les La Rochefoucauld se sont montrés plus édifiants que les Rohan dans les rangs de l'épiscopat.

Nous pourrions rapprocher de tels hommes des prélats moins connus, parce que la modestie de leur siège et de leur rôle a dérobé leur nom à l'histoire. Nous avons déjà rencontré sur notre route M. de Fumel, le père, le bienfaiteur et, par sa piété, le modèle de l'Eglise de Lodève pendant quarante ans ; M. du Tillet, dont les

1. Cf. *Notice* par M. Emery en tête des œuvres de Pompignan. Mgr d'Aviau, qui fut son successeur sur le siège de Vienne, le loue de « cet esprit de religion qui fut l'âme de toute sa conduite, de sa fervente piété qui se nourrissait dans l'oraison, du zèle qu'il montrait dans les visites pastorales, de sa charité vraiment épiscopale, de sa douceur, de sa patience inaltérable, de sa constante égalité, de l'aménité de ses mœurs ».

vertus ont laissé à Orange un souvenir ineffaçable¹ ; Cortois de Quincey, qui occupa durant quarante ans, le siège de Belley, avec l'autorité et les vertus qui caractérisent les vies saintes. Levé en toute saison à 4 heures du matin, fidèle à ses exercices de piété, à ses devoirs épiscopaux, irrévocablement attaché à son diocèse, il refusa par deux fois des promotions plus importantes. Un tel pontife fut un grand exemple pour ses deux neveux, Cortois de Balore, évêque de Nîmes, Cortois de Presigny, évêque de Saint-Malo. C'est grâce au souvenir de tant de vertus et à l'influence de M. de Cortois de Presigny, ambassadeur à Rome, que Belley resta, dans le Concordat de 1817, le siège de l'évêché du département².

Plus illustre nous apparaît Mgr Dulau, archevêque d'Arles, que sa charité, sa bonté, sa science religieuse, son dévouement à son troupeau, ses vertus enfin préparaient au rôle de martyr. A son entrée dans sa ville épiscopale, en 1775, les pauvres obstruaient par son ordre le vestibule, l'escalier et les premières salles de son palais épiscopal. Sa charité, sa simplicité, sa bonté, le soin qu'il prit du collège, de son séminaire, des missions, du clergé et des paroisses le firent bénir de tous. Sa réputation comme son zèle dépassèrent bientôt les limites de son diocèse. Loménie de Brienne ayant perdu la confiance de ses collègues, Mgr Dulau remplit dans les assemblées générales du clergé, en 1780 et 1785, le rôle qu'avait joué

1. M. du Tillet était né près de Provins, d'une famille illustre de la magistrature. Sa mère ignorait sa nomination, quand son fils lui annonça qu'elle aurait ce jour-là à dîner l'évêque d'Orange. Elle se mit en mesure de le bien recevoir, et ne fut pas peu surprise, ne le voyant point arriver, d'apprendre le mot de l'énigme. M. du Tillet fut tout entier aux devoirs de son ministère et à l'exercice de la charité. Arrivé dans son diocèse, il se mit à l'œuvre avec ardeur. Il commença par régler sa maison : prière, travail, récréation, tout y fut déterminé avec ordre. Il y exerça toutes les fonctions du ministère sacré. — Cf. GRANGET, *Histoire du diocèse d'Avignon*, t. II, p. 420-430, — et l'austère critique du clergé, l'abbé LAURENT, *op. cit.*, 1789, p. 336-337. — L'abbé Laurent raconte que pendant que se négociait l'affaire de la translation de M. du Tillet à Grenoble, on ignore « qu'il était retiré au séminaire de Saint-Magloire, qu'il n'y occupait qu'une petite chambre, suivant tous les exercices de la maison, et allant à pied comme un séminariste; qu'il n'avait qu'un seul domestique et que, pour régaler les amis qui lui faisaient visite le matin, il envoyait au café prochain chercher une tasse de chocolat. C'est cette auguste simplicité qui l'a mis en état de soutenir un jour à plusieurs de ses opulents confrères qu'avec son petit évêché, il était plus riche qu'eux. »

2 Cf. DEPERY, *Hist. hagiologique de Belley*, 1835, 2 in-8°, t. II, p. 538.

auparavant l'archevêque de Toulouse. On lui doit d'importants rapports sur les mauvais livres, la congrue, le concours de la résidence¹.

Il faudrait rapprocher de l'archevêque d'Arles, M. de Saint-Simon de Vermandois de Rouvroy de Sandricourt, dernier évêque d'Agde, qui tomba comme lui victime de la Révolution. L'administration de ce petit diocèse lui laissa le temps de s'occuper d'études. Il faisait partie de l'Académie des Inscriptions. Nous avons sous les yeux sa correspondance avec la présidente du Bourg, du Parlement de Toulouse. Il s'y montre résolu à ne pas quitter son diocèse et très préoccupé des intérêts religieux². Les évêchés modestes semblaient favorables aux vertus épiscopales. Celui de Saint-Paul-Trois-Châteaux avait à sa tête, depuis un demi-siècle, un prélat dont la réputation de sainteté avait franchi les frontières

1. L'Eglise d'Arles, qui fournissait ainsi un martyr à l'Eglise dans son dernier archevêque d'ancien régime, pouvait citer aussi avec orgueil, au XVIII^e siècle, l'épiscopat de Forbin Janson. Ce prélat, en qui battait le cœur d'un Belsunce, se montra digne, durant la peste de 1720 et 1721, de son collègue de Marseille. Nous le voyons ferme devant le fléau comme devant la populace soulevée, braver les menaces par sa ferme attitude, courir nuit et jour les maisons des pestiférés, porter les sacrements, aider à ensevelir les morts, vendre chevaux, voiture, argenterie, entraîner tout son clergé par son exemple, ordonner des processions où il marche pieds nus, la corde au cou, les yeux baignés de larmes, s'offrant à Dieu en victime pour son troupeau et, quand tous ses domestiques sont morts, allant chercher un refuge dans la maison de son archidiacre. Sur les vingt-trois mille habitants d'Aix, plus de dix mille avaient péri victimes du fléau. Forbin Janson, dont l'âme avait soutenu le courage de son peuple, institua à sa mort les pauvres pour héritiers. Il disait dans son testament : « Je veux qu'on grave sur mon tombeau : *Ci-git Jacques le pêcheur qui a gouverné ce diocèse tellement qu'il lement.* »

2. Lettre du 3 mai 1777 : « Je ne vivrais pas trois ans, si j'étais condamné à l'agitation de la cour. » Lettre du 28 mai 1778 : « J'ai depuis l'an passé, et avant la nomination de M. d'Autun (Marbeuf, ministre de la feuille) à sa place de distributeur, pris les engagements les plus forts de ne vouloir pas changer de siège. Je ne l'ai jamais vu sans lui avoir renouvelé les assurances les plus formelles... Vous voyez que je suis bien éloigné de réaliser tout ce que votre bonté et voire amitié pour moi vous ont fait penser en ma faveur. » — 9 avril 1776 : « Plus de lois ecclésiastiques, le mépris général du jeûne, du maigre, de l'assistance à la messe. On travaille publiquement les jours de dimanches et fêtes... Pourtant le mépris de la religion est le plus grand malheur des Etats. On vend, on entre librement le gibier et les aliments défendus pendant le Carême... Cependant on dit que le jubilé réussit à merveille, qu'il y a une foule inconcevable. Les beaux esprits sont aussi surpris que fâchés et disent qu'en vérité ils auraient cru Paris plus avancé. » — 8 juin 1776 : « J'ai été scandalisé de la joie indécente et universelle dans la galerie de Versailles, où j'étais avec douze cents personnes au moment de la chute de Turgot. Elle fut égale à Paris. Cependant on ne peut nier que ce fût un très honnête homme. » *Lettres inédites de Mgr de Saint-Simon, évêque d'Agde, à la présidente du Bourg à Toulouse.*

de sa province et excitait l'admiration jusque dans la capitale ; c'était M. de Reboul de Lambert¹.

Une plus longue énumération des évêques recommandables que comptait l'épiscopat en 1789, risquerait d'être monotone. Quel a été notre but dans ce chapitre ? Est-ce de présenter tous les évêques d'ancien régime comme des saints ? Nullement ; nous avons voulu simplement montrer par des exemples que cet épiscopat était bon dans son ensemble, que le nombre des pontifes vertueux était plus considérable qu'on ne le croit, qu'un vaste courant de foi, de vie chrétienne et sacerdotale, circulait encore dans ce noble corps. Ces prélats, très mêlés à la société, aux administrations temporelles, à toutes les préoccupations de leur temps, étaient moins atteints qu'on ne l'a dit par l'esprit du xviii^e siècle. L'éducation de Saint-Sulpice, leur vocation même d'hommes d'Église, les avaient marqués d'une forte empreinte. Nous n'avons point dû nous étonner, dans cette revue rapide de l'ancien épiscopat, de voir tant de prélats penser et agir en évêques.

Au dehors, Burke rendait hommage à leurs vertus. En France, Sénac de Meilhan écrira : « Le clergé de France était peut-être celui de l'Europe qui avait les mœurs les plus décentes... Depuis plus d'un siècle, les archevêques de la capitale avaient la conduite la plus exemplaire et distribuaient aux pauvres les trois quarts de leurs revenus². Cette impression est celle des historiens de notre époque, qui ont fait une étude approfondie de l'ancien régime. M. Taine, après avoir reproduit le passage si connu de Tocqueville sur le *respect* qu'il avait conçu

1. L'austère réformateur du clergé, l'abbé LAURENT (*Essai sur la réforme du Clergé*, 1789, p. 336-337), parle en ces termes de cet évêque : « Le saint prélat qui occupe depuis si longtemps et avec tant d'édification le siège de Saint-Paul-Trois-Châteaux écrivait un jour à un duc de sa connaissance : Tâchons de rendre notre correspondance moins fréquente ; elle me ruine en ports de lettres et fait tort à mes pauvres. L'évêque qui sait ainsi calculer n'a pas besoin d'abbayes pour assister les malheureux, quelque médiocre que soit son évêché : son économie est un fonds inépuisable. Continuez, vénérable vieillard (M. l'évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux a 85 ans), de prolonger vos jours au delà des bornes ordinaires de la vie. Que le ciel vous accorde les longues années des patriarches dont vous avez déjà les vertus. Vous mourrez toujours trop tôt, au gré des peuples confiés à vos soins. »

2. SÉNAC DE MEILHAN, *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la Révolution*, 1795, in-8°.

pour l'ancien clergé de France, ajoute de son côté : « Mon jugement, fondé sur l'étude des textes, coïncide, comme ailleurs, avec celui de M. de Tocqueville. Les documents, trop nombreux pour être cités, se trouvent surtout dans les biographies et les histoires locales¹. » Ces biographies, ces histoires locales que nous avons fouillées, rendent en effet témoignage à l'ancien épiscopat comme au clergé secondaire. Nous croyons que tout historien impartial, qui voudra bien se plonger dans la lecture de ces documents, en rapportera la même impression qu'Alexis de Tocqueville et Taine.

1. Cf. TAINÉ, *La Révolution*, III, 410. — TOCQUEVILLE, *L'Ancien régime et la Révolution*, p. 169.